

Un rendez-vous posthume

Jacques Bouchard

Volume 52, Number 1 (289), December 2010

Nikos Kachtitsis : un héros de Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2010). Un rendez-vous posthume. *Liberté*, 52(1), 35–37.

UN RENDEZ-VOUS POSTHUME

En 1970, je terminais un séjour de cinq ans en Grèce. Le poète grec Georges Thaniel, établi à Toronto, m'avait repéré, Dieu sait comment, intrigué par ce « Canadien » qui faisait un doctorat en littérature grecque moderne à Athènes. C'est lui qui me fit rencontrer l'éminent poète surréaliste Epaminondas Ch. Gonatas, le traducteur d'Ivan Goll en grec. Gonatas et Thaniel entretenaient alors des relations épistolaires très suivies avec un écrivain grec installé à Montréal, du nom de Nikos Kachtitsis. « Tu dois absolument faire sa connaissance, puisque tu retournes bientôt à Québec. Lui, il habite à Montréal. Nous lui avons parlé de toi. » Il venait d'arriver pour un court séjour en Grèce, et nous avions fixé un rendez-vous chez Gonatas. Mais voilà qu'une semaine avant notre rencontre, j'apprends qu'il a subitement trouvé la mort à Patras. Il est décédé le 25 mai 1970. Ma rencontre avec Nikos Kachtitsis gît dans les limbes des rendez-vous manqués.

À mon retour à Québec, en septembre 1970, me voilà jeune professeur de grec ancien et moderne à l'Université Laval. Un jour, la veuve de Nikos Kachtitsis vint frapper à ma porte. Elle était venue de Montréal expressément pour me proposer de traduire un roman de son défunt mari, *O iroas tis Gandis*. Elle avait réussi à obtenir une subvention canadienne pour faire traduire cette œuvre. Je la reçus dans de fâcheuses circonstances : je venais d'avoir un accident de

voiture. Je portais un collier cervical, mais, surtout, jeune professeur en début de carrière, je ne pouvais imaginer me charger d'un tel travail de longue haleine ; je me devais de publier le plus d'articles possible pour prouver que j'avais l'étoffe d'un universitaire. Madame Kachtitsis est retournée bredouille à Montréal.

En partant, elle m'a tout de même laissé quelques exemplaires du *Héros de Gand*. Au cas où je changerais d'avis. J'en abordai la lecture. Une lecture ardue, une atmosphère lourde, une langue précieuse et laborieuse, des personnages débilitants, une intrigue alambiquée, une lenteur d'action à faire trépigner d'impatience le jeune lecteur que j'étais. Je rangeai les exemplaires quelque part. On oublia l'affaire.

* * *

En 1973, j'ai obtenu un poste de professeur de grec moderne à l'Université de Montréal. C'est là, vers 1980, que j'ai connu Fred Reed. Nous sommes tout de suite devenus amis. Fred avait vécu, lui aussi, en Grèce dans le bon vieux temps des années 1960. D'habitude, nous parlons grec entre nous. Nous nous sommes aperçus que nous avions quelques connaissances communes. En fait, Thaniel m'avait parlé de Fred.

Les années passent. Puis, l'occasion se représente, imprévisible. Un jour, mon collègue Gunnar De Boel, professeur de grec moderne à l'Université de Gand, m'appelle ; il va passer par Montréal. Je lui demande de nous donner un séminaire. Comme il prépare une communication sur Kachtitsis, il peut nous parler de lui. Je lui propose alors de lui faire rencontrer madame Thalia Kachtitsis. À l'issue du séminaire, où nous ne sommes que quelques-uns, Fred me fait la proposition suivante : pourquoi ne traduirions-nous pas ensemble le fameux *Héros de Gand*? Lui, pour réparer une vieille brouille du passé, et moi, par amitié pour Fred et, un peu aussi, à cause du souvenir des Gonatas et Thaniel. J'avoue par contre que je n'aurais jamais entrepris de traduire ce volume de mon propre chef, tout seul. Nous avons tous deux l'impression de réparer — avec un certain retard — une forme d'injustice, de faire connaître enfin à nos concitoyens montréalais un des leurs, un écrivain qui a vécu en marge de la société québécoise, créant ici à leur insu. Les dieux nous ont été propices : le critique grec et parisien Lakis Proguidis, éditeur de *L'Atelier du roman*, s'est entremis auprès des Éditions du Boréal. Notre collaboration a porté fruit. Nous sommes particulièrement heureux que

notre traduction vienne justement commémorer le 40^e anniversaire de la disparition de l'auteur.

Le poète surréaliste grec Nanos Valaoritis, né à Lausanne, a vécu à Paris, à Londres, à San Francisco, pour finir par s'installer à Athènes. Il a bien analysé le statut de l'homme de lettres grec qui vit loin de sa patrie, quelque part sur la planète. Tout poète, tout écrivain grec établi à l'étranger, et qui écrit en grec, souhaite percer un jour dans sa mère patrie. Or, si l'auteur en question, même en ayant une audience locale, ne réussit pas à se faire connaître en Grèce, il reste un auteur dit helléno-américain, helléno-canadien, helléno-australien, etc. Mais s'il vient à se faire connaître et reconnaître des milieux littéraires de Grèce, alors il est considéré comme un auteur grec qui habite (provisoirement ?) à l'étranger. Nikos Kachtitsis est certainement le premier — et peut-être le seul — écrivain grec du Québec et du Canada à avoir accédé à ce statut. Il existe une bibliographie grecque à son sujet. Il s'insère certainement dans l'histoire littéraire de la Grèce du xx^e siècle. Reste à le faire connaître dans sa seconde patrie, le Québec francophone. La traduction le fera s'insérer dans l'histoire littéraire du Québec. La critique nous dira si cette ville de Gand, plus fantasmée qu'authentiquement flamande, avec sa montagne et ses canaux inventés, n'a pas plutôt quelques ressemblances avec Montréal, avec son mont Royal, son canal Lachine et ses quartiers défavorisés. L'évocation d'escapades dans des trains de banlieue rappellera peut-être au lecteur montréalais la ligne de Deux-Montagnes, ou Montréal-Dorion, voire le vers du poète « dans un train de banlieue on partait pour Cythère... » Peut-être y découvrira-t-on d'autres correspondances secrètes avec le milieu dans lequel Kachtitsis a vécu pendant des années, en créant ses élucubrations et ses chimères.